

Mais en entendant ces mots, prions pour les fidèles trépassés, il revient de sa distraction; aux charmes de l'illusion succède une triste réalité. Son père est dans une prison d'état, et dans ces temps d'orages où la vie est incertaine et précaire, son père est peut-être monté aujourd'hui sur l'échafaud.

Silence, il se recueille, il prie... il prie pour son père. Oh! comme il comprend bien toute l'étendue de sa perte; que la fortune, les talents, ne suffisent pas au bonheur; que le vrai bonheur ne peut même se rêver ici-bas.

CHS. L.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE.



II.

L'ENLÈVEMENT.

(Suite.)

Vers la fin du jour, les Hurons firent halte dans une étroite clairière. Deux d'entre eux restèrent avec l'Iroquoise pour la garder; les autres chassèrent dans diverses directions, afin de rapporter du gibier pour le repas du soir. La captive avait les bras attachés au-dessus des coudes, avec des liens qui passaient derrière son dos; bien qu'elle eût l'usage de ses mains, elle ne pouvait délier ses pieds, qu'on venait d'entourer d'une liane. Ses gardiens, désirant allumer du feu sans courir le risque d'attirer l'attention de l'ennemi sur leur retraite, allèrent à la recherche d'un certain bois qui brûle en dégageant bien peu de fumée. La jeune fille profita de leur absence pour exécuter un dessein qu'elle semblait avoir mûri au-

paravant, car elle ne perdit pas une seule minute en vaine hésitation. Elle se traîna vers un petit tertre qui s'élevait derrière un buisson. Le couteau qu'elle avait employé pour couper de la fougère lui restait; elle s'en servit pour séparer, d'un de ses jarrettières, un morceau sur lequel était brodé un colibri. Elle fixa l'image de cet oiseau à un arbuste. Elle planta ensuite, dans le gazon, six petits bâtons, sur lesquels, avec la pointe de son instrument, elle avait décrit la figure d'une tortue. Cela fait, elle prit une perche flexible, dont elle enfonça les deux bouts dans la terre, en lui donnant la forme d'un arc; puis, elle y fit une entaille circulaire vers l'une de ses extrémités, à trois ou quatre pouces du sol. Cet arc, placé au-dessus des petits bâtons, se dirigeait du Levant au Couchant. L'Iroquoise revint, en se traînant, à la place qu'elle occupait auparavant. Le buisson cachait son ouvrage énigmatique, qui ne pouvait être aperçu que par ceux qui viendraient de la bourgade iroquoise. Grâce à cette circonstance, ses ravisseurs ne virent pas ce qu'elle avait fait. En voici la raison: les uns, pensant avoir mis en fuite le gibier par leur passage, avaient chassé d'un autre côté que celui par lequel ils étaient arrivés; les autres avaient cherché, dans la même direction, le bois qu'ils désiraient.

Les Hurons avaient percé, de leurs flèches, un daim et deux coqs-d'Inde. La prudence les avait empêchés de faire usage de leurs fusils. L'un d'eux frotta fortement un morceau de cèdre contre un morceau de chêne; il en jaillit une pluie d'étincelles qui lui permit d'allumer du feu en les laissant tomber sur du Yétable pourri, matière très inflammable. Un autre fit rôtir le produit de leur chasse, au moyen d'une broche faite d'un bois dur, placée transversalement sur deux petites fourches enfoncées dans le sol. Ainsi se nourrissaient les Indiens, lorsqu'ils voyageaient ou faisaient la guerre.

Comme le soleil disparaissait à l'Occident, les Hurons chargèrent sur leurs épaulés les restes de leur repas et continuèrent leur route. Ils ne furent pas longtemps sans arriver près d'un ruisseau. Ils marchèrent dans son lit durant plusieurs minutes, afin de faire perdre leur piste à l'ennemi, s'il était à leur poursuite. Lorsqu'ils en sortirent, celui qui venait le der-